

LES FILMS SAUVAGES PRÉSENTENT

LA JEUNE FILLE SANS MAINS

UN FILM DE
SÉBASTIEN LAUDENBACH

« LUMINEUX, D'UNE BEAUTÉ
À COUPER LE SOUFFLE »

TÉLÉRAMA



long métrage
ANNECY 2016
Mention du jury

AVEC LES VOIX DE
ANAÏS DEMOUSTIER
JÉRÉMIE ELKAÏM

ET AUSSI LES VOIX DE SACHA BOURDO, OLIVIER BROCHE,
FRANÇOISE LEBRUN, ELINA LÖWENSOHN, PHILIPPE LAUDENBACH

D'APRÈS LE CONTE DES FRÈRES GRIMM

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR SÉBASTIEN LAUDENBACH - INSPIRÉ PAR OLIVIER PY ET LIBREMENT ADAPTÉ DU CONTE DES FRÈRES GRIMM "LA JEUNE FILLE SANS MAINS"
MUSIQUE ORIGINALE COMPOSÉE ET INTERPRÉTÉE PAR OLIVIER MELLANO MONTAGE SANTI MINASHI SÉBASTIEN LAUDENBACH DIRECTEURS DU SÉBASTIEN LAUDENBACH CLORINDE BALDASSARI OPÉRATRICES JULIE LESPINGAL HÉLOÏSE FERLAY ÉTALONNAGE ARNAUD VIÉMONT
SON JULIEN NGO TRONG INGÉNIEUR DU SON MUSIQUE ET POST-SYNCHRONISATION NICOLAS SACCO BRUITAGE ROMAIN ANKLEWICZ MIXAGE XAVIER MARSAIS PRODUCTION LES FILMS SAUVAGES JEAN-CHRISTOPHE SOULAGEON CO-PRODUCTION LES FILMS PELLEAS DAVID THION PHILIPPE MARTIN
AVEC LE SOUTIEN DU CNC DE LA RÉGION AQUITAINE LIMOUSIN POITOU-CHARENTES AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE VENTES PYRAMIDE INTERNATIONAL UNE DISTRIBUTION SHELLAC



LA JEUNE FILLE SANS MAINS

Un film de Sébastien Laudenbach

Sortie nationale : 14 décembre 2016

SYNOPSIS

En des temps difficiles, un meunier vend sa fille au Diable. Protégée par sa pureté, elle lui échappe mais est privée de ses mains. Cheminant loin de sa famille, elle rencontre la déesse de l'eau, un doux jardinier et le prince en son château. Un long périple vers la lumière.

Télérama Le Monde CINE+ CLUB Causette Paris MÔMES Spoutnik afc1 SévisCITROÛNE culture

CNC

NOUVELLE-AQUITAINE

écla

ACID

HERITAGES

shellac

Avec le soutien de la CCAS

activités

Rencontre avec SÉBASTIEN LAUDENBACH Réalisateur

Comment s'est fait le choix de ce conte de Grimm et votre travail d'adaptation ?

C'est d'abord son adaptation théâtrale par Olivier Py qui m'a été proposée. J'ai travaillé 7 ans au développement de ce projet de film, avec plusieurs versions de scénario, un storyboard, des pilotes, un animatique – bref, tout ce qu'il faut faire pour un film d'animation, mais le projet a dû être abandonné. Or, cette histoire m'avait énormément touché et ne me quittait pas ; j'ai donc voulu l'adapter en BD et en fiction classique. C'est en expérimentant une forme de dessin très rapide pour un autre film, que j'ai senti qu'il était possible de revenir au projet d'animation, mais très différemment, presque en solitaire. Je me suis donc affranchi non seulement de la méthode de travail habituelle du cinéma d'animation, mais aussi du texte lui-même. Restent quelques motifs du scénario initial (la forêt, le cycle de l'eau, le moulin...), auxquels j'ai ajouté énormément d'éléments au fur et à mesure.

La bande-son apporte une grande force poétique, un espace imaginaire. Comment l'avez-vous conçue ?

Pour la musique, je voulais un côté électrique, en contrepoint de la dimension naturelle du film. Et, tout simplement, j'adore le travail d'Olivier Mellano. À chaque fois que l'on travaille ensemble, les choses s'accordent parfaitement. Il a improvisé à partir d'un bout-à-bout, seul, à la guitare, son instrument de prédilection. Pour les ambiances sonores et bruitages, j'ai voulu rester très figuratif car je craignais que la proposition visuelle soit un peu trop abstraite pour le spectateur. Les sons des corps, leur souffle, en particulier, étaient essentiels pour moi. Ces corps qui, à l'image, ne sont que des lignes, devaient avoir beaucoup de présence sonore pour s'incarner, surtout celui de la jeune fille qui est en pleine transformation physique. Quant à l'étape des voix, elle a été délicate pour moi, d'où le choix de comédiens chevronnés, d'autant plus nécessaire que les dialogues du film – assez peu nombreux – ont une forme assez littéraire, donc périlleuse à jouer. L'ensemble de la création sonore a duré un an, au gré du montage que je modifiais en permanence. Un enfer pour le monteur-son !

Quelles sources d'inspiration vous ont accompagnées pendant ce projet ?

L'architecture et le paysage italiens. Le fait de travailler à la Villa Médicis a énormément contribué au film, non seulement pour les décors, mais aussi pour des options de mise en scène. La façade intérieure de la Villa Médicis, par exemple, comporte des bas-reliefs romains, d'où les scènes de batailles en bas-relief. Le personnage de la nourrice, un peu étrange dans le film, est inspiré de la déesse aux mille seins aperçue sur une fontaine de la Villa d'Este, à Tivoli. Certains quartiers de Rome, par ailleurs, ont inspiré la villa en or construite par le meunier. Les dessins du film sont aussi peuplés d'arbres méditerranéens, de pins parasols... Pour les couleurs, j'ai été influencé par des peintres. On me parle souvent de Mafisse, mais je citerais plutôt Bonnard ou Maurice Denis, que j'aime beaucoup.

Comment vous est venue cette idée très puissante de mise en scène qui donne à chaque personnage sa couleur, son rythme, sa vitesse ?

La vitesse des personnages est arrivée malgré moi, certainement parce que j'écris le film dans le mouvement et dans la continuité de son déroulement narratif ; je suis donc « pris » par le rythme de chacun des personnages. Pour la couleur, il faut dire que tous les choix visuels du film découlent de la pauvreté des moyens (travail solitaire et temps limité). Le cinéma d'animation coûte cher car il demande du temps. La solution d'économie souvent adoptée par l'industrie est de réduire l'animation. J'ai choisi au contraire d'épurer le graphisme, avec des silhouettes de couleur, sans transiger sur l'animation. En entendant parler les spectateurs qui voient mon film, je m'aperçois qu'ils comblent très facilement les formes inachevées du dessin, ce qui est pour moi l'essence de l'animation, en réalité ! Comme dans les films de Norman Mac Laren, qui m'inspirent énormément.

On rapproche parfois votre dessin de la peinture chinoise, tant on perçoit votre geste.

C'est drôle, j'ai montré le film en Corée, il y a dix jours, et on m'a dit : « Mais votre film est coréen ! ». C'est vrai que l'art asiatique a cette idée spirituelle de la retenue ou de l'incomplétude, que l'on n'a pas du tout en Occident. Les films d'animation américains ou français – les productions de divertissement, en tout cas – sont souvent très chargés, tout y est montré, exposé, sans mystère. La pauvreté de moyens m'a au contraire guidé vers une épure qui résonne fortement avec l'histoire de la jeune fille, et avec la mienneté pour ce film, en quelque sorte ; un personnage à qui il manque quelque chose, et qui, pour devenir un être accompli, doit se débrouiller seul, loin de la compagnie des hommes. Ce film-ci devait être écrit comme ça. Les choses ont fini par trouver leur place évidente. Il fallait que le premier projet échoue pour que naisse cette deuxième version, plus dépouillée. Ce fut plus fort que moi. C'est le destin du film lui-même...

Vos films explorent souvent la solitude, la féminité – la nudité, parfois – avec un ton à la fois cru et pudique. Dans votre note d'intention, vous parlez d'une esthétique « douce et sauvage »...

Oui, par exemple, la musique de Sexy Sushi, qui m'a habitée pendant la création. Une musique pas très élaborée, et pourtant, pour moi il y a une immense poésie dans ces textes et dans la manière dont la chanteuse les incarne. Certains morceaux me font pleurer alors qu'on pourrait dire que c'est de la musique de « dance floor » pour des types qui pogotent !... Pour moi, c'est une proposition d'une grande délicatesse et d'une grande sauvagerie. Je pense que la vie, c'est un peu ça et les contes aussi : une grande cruauté et en même temps quelque chose de subtil, sauvage et beau à la fois.

Se pose la question de l'âge à partir duquel on peut voir ce film...

Pour moi c'est un film relativement tout public. Il repose sur une structure narrative un peu différente de ce que la jeune public a l'habitude de voir en animation, et tant mieux ! Les plus jeunes frissonnent un peu, mais c'est une des vertus du cinéma, et le film se termine bien.

J'aime énormément l'idée centrale et très moderne de ce conte : il y a un prince et une princesse, mais ça n'est pas leur finalité. En somme, il vaut mieux être une femme accomplie et entière qu'une princesse amputée. Cela parle tout à fait aux jeunes de 8 à 12 ans que j'ai rencontrés. Quand j'ai lu ce conte, j'ai eu le sentiment qu'on m'avait rarement dit les choses comme ça. J'aime aussi la dimension de mystère, qui laisse le spectateur investir les zones d'ombre, quel que soit son âge. Les enfants ne comprennent pas forcément la métaphore mais ils la ressentent, je pense que c'est l'essentiel. Et il y a la dimension du corps qui passionne tous les spectateurs – celui de la jeune fille, notamment, en pleine évolution. Et puis, rares sont les films dans lesquels une princesse fait caca dans l'herbe ! Cela semble trivial, mais c'est important. On m'a élevé avec l'idée que les femmes étaient pures et intouchables, en quelque sorte, presque immatérielles. Quand je me suis rendu compte qu'elles avaient un corps, ça a été étonnant pour le petit garçon que j'étais. Alors si le film peut incarner cette idée...

La contrainte vous a ouvert une nouvelle possibilité d'écriture...

Exactement ! C'est en voyant le résultat – pratiquement un an après, car j'ai dessiné sans regarder le rendu – que j'ai réalisé que ce que j'avais décidé par souci d'économie était en fait une écriture. Une tentative vraiment intéressante, que je n'aurais jamais vue ailleurs, en tout cas.

D'où vous vient ce rapport à la nature et aux éléments qui deviennent parfois des personnages ? Est-ce une magie animiste de l'animation qui vous permet de faire respirer ainsi les paysages ?

La présence de la nature vient de mon interprétation du conte qui renvoie à des temps anciens où les hommes et la nature étaient plus proches... Sans être animiste, ma vision est peut-être plus « paganique » que celle de Jacob Grimm, avec ce Diable qui s'incarne un peu dans toute chose et cet ange que j'ai choisi de transformer en une déesse de l'eau. Certains éléments naturels, comme l'eau et l'arbre de la jeune fille, prennent en charge des sentiments dans le film. Peut-être ai-je été influencé par *Le Quattro Volte*, sublime film de Michelangelo Frammartino ? Et puis mes dessins sont faits très rapidement, avec un outil très simple, cela amène une force du trait qui peut donner vie à des éléments inanimés. Il y a aussi la transparence, le jeu de superposition des couleurs et décors, mais aussi les mouvements de caméra, qui créent de véritables sensations.

Rencontre avec JEAN-CHRISTOPHE SOULAGEON Les Films Sauvages

Vous avez déjà produit un court métrage de Sébastien Laudenbach. Qu'est-ce qui vous a donné envie de produire *La Jeune fille sans mains*, son premier long métrage d'animation ?

Sébastien a co-réalisé *Daphné ou la belle plante* avec Sylvain Derosne et y a travaillé depuis la Villa Médicis où son épouse, Chiara Malta, était en résidence. Un film sans scénario ! En lui rendant visite à Rome, j'ai découvert qu'il dessinait en parallèle pour un autre projet sans scénario – 15 pages inspirées du souvenir du conte de Grimm – qu'il avait développé quelques années avec les Films Pelléas, puis abandonné faute de financements. Entre temps, il avait expérimenté, sur un court métrage intitulé *XI. La Force*, une technique d'animation lui permettant de dessiner seul, et vite, pour s'absoudre des contraintes déjà éprouvées d'une recherche de financement souvent synonyme de multiples réécritures, et source d'une forme d'épuisement. Ayant moi-même eu à subir les revers de projets de longs métrages au développement interminable, et après avoir vu la première séquence qu'il a animée selon cette nouvelle méthode de travail, j'ai été subjugué par le style et la force de ce qui m'apparaît encore aujourd'hui comme une véritable proesse. Nous nous sommes lancés ainsi, sans savoir exactement, d'ailleurs, à ce stade, quelle serait la durée du film.

Sébastien Laudenbach travaille selon un processus très singulier – sans scénario et sans storyboard – et bouleverse la chronologie habituelle de la production cinématographique. Un pari à la fois audacieux et peut-être angoissant pour un producteur... Sur quel pan de la création votre dialogue a-t-il été le plus étroit ?

L'absence de scénario représente bien-sûr un obstacle dans la recherche des financements tels qu'ils sont encadrés, qu'ils soient publics ou privés. C'est particulièrement vrai dans le domaine de l'animation où l'on exige également un storyboard, un animatique et des recherches graphiques poussées. Sébastien avait décidé, en outre, de dessiner chronologiquement, selon son souvenir du conte, sans même se référer à ces quinze pages qu'il avait rédigées initialement. Il a dessiné comme on écrit, à la façon de la caméra-stylo d'Astruc. J'ai donc découvert, « en direct », le récit du film en train de se faire. Notre seule grande discussion artistique a porté sur le rôle du prince, qui ne me semblait pas assez présent pour justifier la fin du film. Pour le reste, je me suis contenté d'accompagner ses désirs et ses besoins d'un point de vue très technique et financier. Le plus difficile a été de faire preuve de pédagogie auprès des partenaires qui ont accepté de nous suivre, et qui ont également partagé notre risque (en particulier Shellac, le distributeur du film, qui nous a accompagnés très tôt, après en avoir vu les vingt premières minutes). À la veille de la sortie, les écueils posés par cette production « sauvage » inhabituelle, sont d'ailleurs encore loin d'être totalement résolus.

En quoi le soutien des régions comme la Nouvelle-Aquitaine est-il fondamental pour un producteur indépendant aujourd'hui ?

Le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine a été décisif, au-delà de son aspect moral, car il intervenait précisément au moment où nous en avions le plus besoin, à l'instar de celui de la Région Île de France. Car, si le film a été dessiné et animé seul par Sébastien, sa post-production, avec une équipe pourtant très réduite, nécessitait d'être à la hauteur de n'importe quelle production de cinéma d'animation, pour lesquelles la création sonore, (bruitage, post-synchronisation, musique, montage son), est une étape décisive. Il était essentiel de pouvoir donner au film les moyens de ses ambitions qui ne reposaient pas exclusivement sur le travail de l'image. Le soutien des collectivités territoriales a été, en cela, salutaire.

Le film vu par MARION LARY Cinéaste membre de l'ACID

Le dessin bruisse dans *La Jeune fille sans mains* de Sébastien Laudenbach. Un jeu graphique mouvant, incessant qui nous emporte dans l'épopée de cette jeune fille vendue au Diable par son père, un meunier avide... Une bande son charnelle, très présente accompagne des images colorées, palpitantes qui convoquent ellipses, changements d'axe, ruptures de perspectives pour construire d'un trait ou d'une couleur l'espace du conte. Le monde cruel des frères Grimm surgit par petites touches organiques. Ce monde impitoyable qui permet aux parents de devenir les bourreaux de leurs enfants, naît au détour d'un dessin. Gros plans sur des regards, plans larges qui distillent la nostalgie de l'attente, du temps qui passe, suggestions, apparitions/disparitions dans un même mouvement, ruptures de rythme, autant de cinéma qui interpelle notre imaginaire, nous boucsole, nous surprend et nous accroche au destin de cette jeune fille amputée de ses mains car trop pure. Sébastien Laudenbach n'illustre pas le conte de Grimm, il en redigère la cruauté initiale dans une explosion de couleurs et de sentiments forts, puissants, pour notre plus grand plaisir.

Le film vu par ADÈLE REVY élève de Seconde au lycée Sophie Germain (Paris) Dans le cadre de la reprise ACID Cannes 2016 au Louxor

Le dessin de *La Jeune fille sans mains* est particulier car il ne montre pas tout. Les paysages sont souvent inexistantes lorsque le personnage parle ou que des choses plus importantes sont déjà dessinées. Sébastien Laudenbach laisse ainsi au spectateur la liberté d'imaginer et de créer ce qui n'est pas animé. Les couleurs jouent également un rôle important quand elles soulignent des émotions. Chaque personnage a sa couleur, utilisée de façon récurrente. Ils sont tous représentés avec des contours colorés, surlignés par une trace au pinceau, souvent plus lente que leurs mouvements, parfois même immobile. Il arrive qu'un personnage s'en aille mais que cette trace reste, comme si ses pensées restaient sur place, donnant au dessin une perspective intéressante et belle. Le fait que le réalisateur ait fait ce film seul et en une année m'épate. C'est une très belle découverte.

BIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE

Enfant, Sébastien Laudenbach rêve de devenir marionnettiste puis dessinateur de BD. Il suit un parcours littéraire, dessine spontanément et prend des cours de théâtre, puis étudie les arts décoratifs à l'ENSAD et intègre, presque fortuitement, une section dédiée au cinéma d'animation. Son film de fin d'études, qui pose déjà les lignes de force de son écriture cinématographique, est immédiatement remarqué. Le réalisateur contribue à la création de l'OUANIPO, OUvroir d'ANimation PÔtentielle (cousin de l'OULIPO, célèbre en littérature) qui développe une recherche expérimentale autour de l'image animée et fonde le concept *cryptokinographie*. Il crée des affiches, des génériques de films et des séquences d'animation pour d'autres cinéastes (Emmanuel Mouret, Noémie Lvovsky...), réalise une douzaine de courts métrages d'animation (dessin et prises de vue réelles), et travaille ponctuellement pour l'édition jeunesse. Depuis 2001, il enseigne l'animation à l'ENSAD de Paris. *La jeune fille sans mains* est son premier long métrage d'animation.

COURT-MÉTRAGE

(liste non exhaustive)

1997 : Journal
2009 : Regarde Oana
2010 : Vasco
2012 : Les Yeux du renard
2013 : XI. La Force
2014 : Daphné ou la belle plante

LONG-MÉTRAGE

2016 : La jeune Fille sans mains

LISTE ARTISTIQUE

Anais Demoustier
Jérémie Elkaim
Philippe Laudenbach
Sacha Bourdo
Olivier Broche
Françoise Lebrun
Elina Löwensohn

La jeune Fille
Le Prince
Le Diable
Le Jardinier
Le Père
La Mère
La Déesse

LISTE TECHNIQUE

Inspiré par Olivier Py et librement adapté du conte des frères Grimm

Musique originale
Montage

Directeurs du Compositing

Opératrices Compositing

Étalonnage

Monteur son

Ingenieur de son musique

et post-synchronisation

Bruitage

Mixage

Production

Co production

Avec le soutien du

Avec l'accompagnement de

Distribution

Olivier Mellano

Santi Minasi

Sébastien Laudenbach

Sébastien Baldassarri

Julie Lespingal

Hélène Ferlay

Arnaud Viémont

Julien Ngo Trong

Nicolas Saco

Romain Anklewicz

Xavier Marsais

Les Films Sauvages

Jean-Christophe Soulageon

Les Films Pelléas

David Thion

Philippe Martin

CNC

du Fonds d'aide à l'innovation

de la Région Nouvelle-Aquitaine

et de la Région Ile-de-France

L'agence régionale Écla

Shellac

contact@shellac-altern.org

France / 1h16 / DCP / Couleur / 2016

L'agence régionale culturelle Écla – écrit, cinéma, livre, audiovisuel – est l'interlocuteur des professionnels du livre et de l'écrit, du cinéma et de l'audiovisuel, de l'éducation artistique au livre et à l'image en région et les accompagne au quotidien. L'agence régionale Écla soutient la création, valorise et structure les filières économiques du livre et du cinéma, et élabore avec les partenaires institutionnels des actions de valorisation, de médiation, de diffusion et d'éducation artistique et culturelle. L'agence régionale Écla accompagne les films soutenus par la Région Nouvelle-Aquitaine sur le territoire régional avec l'organisation de tournées, d'avant-premières et de diffusion culturelle.

Contacts

antoine.sebire@ecla.aquitaine.fr // noemie.benayoun@ecla.aquitaine.fr
raphael.gallet@ecla.aquitaine.fr // geraldine.arnoux@ecla.aquitaine.fr
http://ecla.aquitaine.fr

L'ACID – L'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion a été créée en 1992 par des cinéastes afin de promouvoir les films d'autres cinéastes, français ou étrangers et de soutenir la diffusion en salles des films indépendants. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, fictions et documentaires, dans plus de 350 salles indépendantes et dans une centaine de festivals en France et à l'étranger. Parallèlement à la promotion des films auprès des programmeurs, à la programmation, et à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité des oeuvres par l'organisation de nombreux événements (débat, master class, concerts) et séances scolaires. Elle offre ainsi la possibilité aux spectateurs de dialoguer avec les artistes. Les spectateurs peuvent eux-mêmes devenir actifs dans la défense du cinéma indépendant en rejoignant le réseau ACID Spectateurs.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 25 ans au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur.

Pour plus d'informations

ou rejoindre le réseau ACID Spectateurs – www.lacid.org